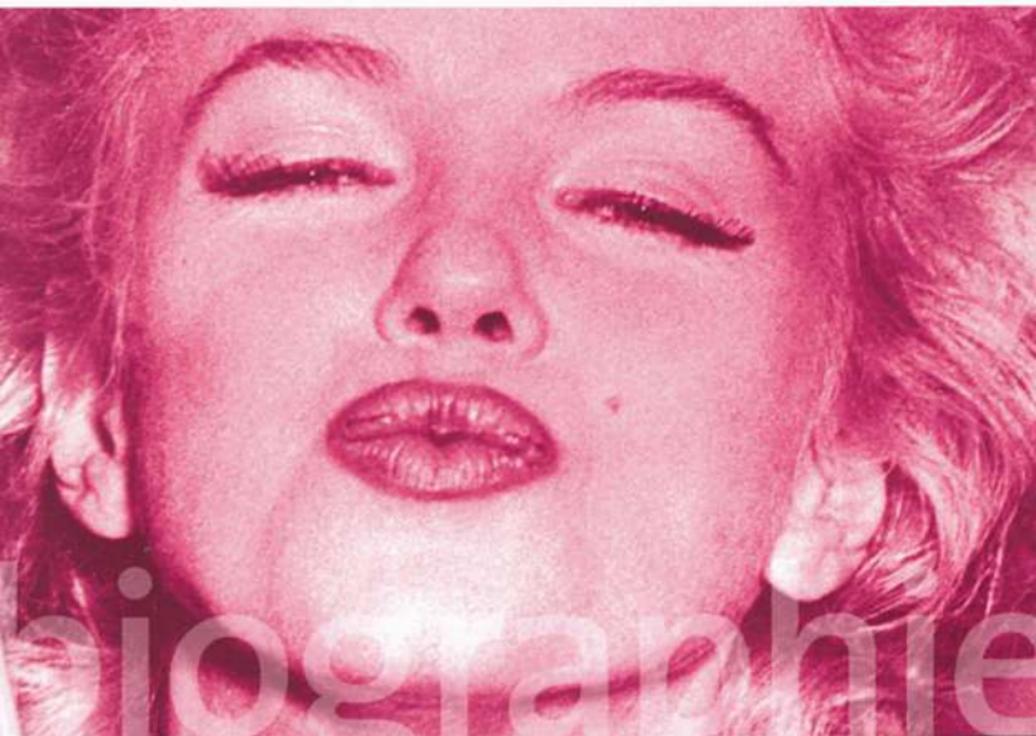


Marilyn Monroe

par Anne Plantagenet

INÉDIT




biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Marilyn Monroe

par

Anne Plantagenet

Gallimard

Anne Plantagenet est l'auteur de *Un coup de corne fut mon premier baiser* (Ramsay, 1998), *Seule au rendez-vous* (Robert Laffont, 2005, Prix du récit biographique) et *Manolete, le calife foudroyé* (Ramsay, 2005, Prix de la biographie de la ville d'Hossegor).

Brune¹

Juillet 1962. Elle marche à vive allure. Seule, au cœur de l'après-midi, sur le trottoir du quartier résidentiel de Brentwood, Los Angeles, elle court presque. C'est une brune de taille moyenne, plutôt courte sur pattes, enrobée dans un imperméable informe qui masque sa silhouette et lui descend aux chevilles. Pas de maquillage, ou très discret. Elle porte de grosses lunettes noires, des chaussures plates, ordinaires. Les voitures la croisent, sans même ralentir. Il s'agit seulement d'une passante, effarouchée, le cheveu en bataille, une créature de la nuit qui, à l'évidence, émerge tout juste de son lit. Folle peut-être ou droguée. Elle semble fuir un danger, quelqu'un. S'éloigne-t-elle d'un rendez-vous adultère, d'une orgie organisée par la jet-set hollywoodienne dans l'une des riches villas du coin que de hauts murs dérobent aux regards ? À quoi cherche-t-elle à échapper ? Elle est pressée, essoufflée, continue de trotter à petits pas. Quel âge a-t-elle ? Difficile à dire à cause des lunettes, de la frange noire qui lui camoufle le front et contraste avec l'extrême pâleur de la peau. Mais

la trentaine passée sans doute. Une certaine fatigue émane de son corps sans grâce particulière, une lassitude lourde, quelque chose d'affaissé, de résigné dans l'allure.

Elle lève le bras pour hélér un taxi.

« Je... je ne sais pas. Roulez. Tout... tout droit. Je vous... vous dirai quand... quand vous arrêter. »

Le chauffeur est surpris. Pas par la requête, il en a vu d'autres. C'est la voix qui l'a saisi. Une voix si fluette, si frêle, qu'il a fixé son rétroviseur avec la crainte soudaine d'avoir embarqué dans son véhicule une mineure, une fugueuse. Bègue, pardessus le marché. Pourtant c'est bien d'une femme qu'il s'agit. La passagère a retiré ses lunettes. De nombreuses petites rides strient le tour de ses yeux bleus. Ses joues sont recouvertes d'un duvet assez épais. Blond, presque blanc. Comme ses sourcils. Le chauffeur est rassuré. Ce qu'il redoute, lui, ce sont les braqueurs, les violents. Les désœuvrées qui viennent chercher un peu de compagnie dans sa voiture ne le dérangent pas. Même si elles ne sentent pas très bon. Tant pis. S'il le faut, il est prêt à faire la conversation. Mais c'est elle qui l'engage, avec son petit filet de voix quasi inaudible, polie, suppliante.

« Quelle est la fe... femme avec qui vous rê... rêveriez de pa... passer une nuit ? »

Elle n'avait pas dormi avant l'aube. Rien à faire, malgré ce qu'elle avait ingurgité pour ap-
privoiser non pas le sommeil, mais la peur du

sommeil, l'endormissement, l'abandon, les cauchemars. La petite mort. Elle n'a pas dormi, et pour faire taire le silence alentour, pour fendre un moment la solitude qui l'opprime, elle s'est jetée sur le seul objet qui la lie encore au monde et lui prouve que sa chair brille toujours quand tout s'est éteint autour d'elle. Le téléphone. Un combiné blanc, branché dans la pièce voisine, avec un câble d'une dizaine de mètres qu'elle fait passer sous sa porte et glisse en tremblant tout contre elle, comme une peluche, entre ses draps, sous son oreiller. Elle appelle. N'importe qui, tout le monde, ami(e)s, amants, ex, docteurs, masseurs, journalistes, fils de, parents de, voisins, attaché(e)s de presse, photographes, coiffeurs, maquilleurs, acteurs, professeurs, psychiatres, devine qui c'est, tu as vu l'heure. Elle susurre, de sa voix minuscule. Elle n'a pas vu l'heure. Ça changerait quoi. Son temps est autre, parfois elle dort cent ans, princesse, sirène, elle vole, flotte, elle est sur une plage, dévêtue, face à l'océan, le vent est chaud, elle est offrande. Elle, ou plutôt cette présence étrangère qui habite en elle et qu'elle rencontre parfois, comme une colocataire sur laquelle on tombe de temps à autre. Dans son univers libéré des conventions et des mensonges, tout est permis : déambuler nue dans le décor blanc et vide de sa maison sous l'œil médusé des visiteurs, boire du champagne au réveil, arriver huit heures en retard à un rendez-vous. Téléphoner au cœur de la nuit au premier numéro venu.

Car son univers est celui d'un conte pour enfants. Et les heures n'existent pas.

Une femme blanche et brune donc, insomniaque, de trente et quelques années, décoiffée, qu'on devine un peu ronde sous son imperméable trop grand. Ronde et usée. Quelconque.

Tout avait commencé bien avant son départ pour la côte Est, ce fameux jour, fin 1954, où elle avait filé à l'anglaise, bras d'honneur à la Fox, et avait embarqué sur un vol de nuit, aller simple Los Angeles-New York, en tailleur beige, retranchée sous une perruque brune et derrière l'in vraisemblable pseudonyme de Zelda Zonk, pour s'affranchir du système hollywoodien qui exploitait ses courbes, ses mamelles, comme on pompe une vache à lait, autant que pour se délivrer de la blondasse en celluloid dont tous les hommes, de l'ouvrier au sénateur, possédaient une photographie en bikini, et que les producteurs s'obstinaient à séquestrer dans des rôles d'irrésistible idiotie. Zelda Zonk était l'une de ses plus brillantes compositions. Un grimace auquel elle avait recours aussi souvent qu'il le fallait, moins faux, moins triché. Non pas la brune latine, incendiaire, mais la femme de tête, calculatrice, froide et déterminée. Une identité usurpée qui gagnait le respect, ce à quoi elle aspirait plus que tout. N'était-elle pas meilleure actrice qu'on ne croyait ? La première fois que ça l'avait prise, c'était un matin. L'air était soudain devenu irrespirable. Elle aurait voulu sortir de son corps, s'arracher à cette enveloppe

rose et pulpeuse qui appelait partout au plaisir : à l'écran, sur les couvertures des magazines, les posters, les calendriers. Alors elle s'était collé une perruque brune sur la tête, avait enfilé des vêtements tout simples qui ne lui moulaient pas à outrance les fesses et les seins, et était sortie dans la rue. Elle voulait voir l'effet produit, retrouver la sensation perdue depuis belle lurette de déambuler sans tortiller du cul, seule, sans déclencher des émeutes dont seule l'armée réussissait à venir à bout. Se défaire quelques heures de cette part d'artifice qui avait fini par l'habiter, comme une maladie incurable. C'était bon, tout à coup, cet incroyable anonymat, et meilleure encore, rassurante, la conscience aiguë de pouvoir le rompre à tout instant. Rien de plus facile : il lui aurait suffi d'enlever ses cheveux postiches et surtout de reprendre sa célèbre démarche « horizontale » pour que le miracle s'accomplisse immédiatement. Au fond, elle n'avait même pas besoin de perruque. Naturelle, revenue à la fragilité de ses origines, personne ne pouvait la reconnaître, personne ne savait qui elle était. Ce n'était ni une question de fard, ni de couleur de cheveux. En réalité, on ne la voyait que lorsqu'elle avait décidé d'apparaître. La preuve, au faîte de sa gloire, au cours de certaines soirées new-yorkaises : « Vous faites quoi dans la vie ?

— Je suis actrice.

— Et quel est votre nom² ? »

Voix d'oisillon et l'air de s'excuser. Incroyable mais vrai. La femme la plus désirée au monde, qui

provoquait des embouteillages monstres à chacune de ses sorties, pouvait tout aussi bien s'évanouir à volonté, se fondre dans le décor. Être une élève parmi d'autres de l'Actor's Studio, une passante incognito sur la 5^e Avenue, presque laide, mal fagotée, un de ces visages vides qui lancent des miettes de pain aux oiseaux dans Central Park, une ombre déseparée sous le soleil de Californie. Mais ça, elle l'ignorait encore, apprendrait peu à peu qu'elle seule détenait ce pouvoir : donner vie à sa célèbre doublure, la convoquer au besoin. Avec ou sans Zelda Zonk. En un claquement de doigts.

Animée ; inanimée.

Elle seule pouvait déterminer le regard des autres et éclore en pleine rue, au grand émoi des badauds. Elle imaginait l'affolement : le temps se serait suspendu, on l'aurait poursuivie, traquée, entourée, assaillie. Comme dans ces aéroports qu'il fallait fermer toute une journée avant de revenir au calme « d'avant », avant qu'elle ne descende d'un avion, éclatante, rieuse, plus d'une heure après son atterrissage et traverse une piste barricadée par des gardes plus hauts que des miradors, mitraillée par une meute de photographes, tandis qu'au loin, écrasée derrière des barrières, la foule hurlait son nom (qui n'était qu'un prénom, pas même le sien) et rêvait de la piétiner. Savante mise en scène. Maintes fois répétée. Tout en la provoquant, elle redoutait la suffocation. Si les gens avaient renversé la sécurité et envahi la piste

jusqu'à elle ? Et si, dans la rue, Zelda Zonk avait jeté le masque ? Soulèvement. Trouble de l'ordre public. L'idée la paniquait, mais elle n'aurait pas appelé à l'aide. Elle s'était aperçue qu'elle jouissait de cela aussi, de cette dépossession, de cet écrasement, comme sous le poids lourd, trop lourd, d'un amant. Ou d'un oreiller. Quand on s'amuse à ne plus respirer.

Elle s'amusait, parfois, à ne plus respirer.

Depuis longtemps, elle luttait contre l'asphyxie.

Maintenant, elle est rentrée chez elle. Elle a échoué de taxi en taxi. Tout l'après-midi. Chaque fois la même question et presque à l'unanimité la même réponse. Sur la douzaine de chauffeurs interrogés, dix ont lâché spontanément : « Marilyn Monroe. »

L'imperméable gît en boule par terre, à côté des chaussures et de la perruque brune. Elle ne portait rien d'autre. Un miroir lui renvoie la vision de la paille pisseuse qui lui sert de chevelure, de son corps nu et blanc, sans fard, qu'elle n'a pas lavé ces derniers jours, sur lequel s'agrippent les années et dérapent les caresses. Car elle est seule, ce soir, avec la nuit devant elle, le téléphone pour unique étreinte. Ce n'est pas grave. À peu d'exceptions près, tous les hommes brûlent de coucher avec elle. Les hommes — combien d'amants glissés sur sa chair — qui se jettent sur sa peau comme des morts de faim. S'ils savaient. S'ils avaient su qu'elle était là, à quelques centimètres,

vulnérable, offerte. Le fantasme numéro un. Ils ne l'ont pas reconnue. Ils ne l'ont pas vue. Car Marilyn Monroe n'existe pas.

Marilyn Monroe, c'est elle.

Naissance

Il y a d'abord la lumière qui s'éteint, violemment, sans explication, puis la sensation que tout devient difficile, hostile et chaud. Très chaud. Une bataille monstrueuse et disproportionnée contre un néant soudain, incompréhensible, qui gagne du terrain et recouvre tout.

Rhode Island Avenue, Hawthorne. Une journée comme les autres dans cette banlieue morne de Los Angeles. Des pavillons alignés où s'empilent rêves écrasés, mensonges et mauvais goût, où derrière des rideaux se retranchent des années de mesquinerie. Dans un des bungalows, une vieille folle, gavée de prêches et de sermons évangéliques, tente d'étouffer un nourrisson sous un oreiller. Elle appuie sur son visage. La petite (car c'est une fille) se débat. Ses bras, ses jambes potelées s'agitent. Mais l'autre maintient sa pression, l'accentue même, plaquant bien le coussin sur la figure du bébé pour qu'aucune parcelle d'air ne puisse passer, qu'aucun cri ne filtre. Les mouvements de l'enfant commencent à faiblir. Le combat est trop inégal, évidemment. La vieille a

des années d'avance de violence plus ou moins contenue, de frustration haineuse. Elle a surtout ce qu'on appelle pudiquement des « crises ». Depuis un temps elle cherchait un coupable au grand ratage qu'avait été sa vie. Et ce matin, tout a été clair. Le démon, c'est Norma Jeane, la fille de sa fille, cette gamine vigoureuse et joufflue qui gazouille dans ses langes, à deux pas d'elle.

Heureusement, les Bolender, voisins d'en face, chargés de veiller sur l'enfant, arrivèrent à temps pour empêcher Della Monroe Grainger de tuer sa petite-fille. On mit deux ou trois gifles au bébé et peut-être lui fit-on un massage sur la poitrine afin de permettre à l'air de circuler à nouveau dans ses petits poumons. Puis on expédia sans attendre la vieille à l'asile d'aliénés. Ou alors (autre version), la petite parvint, seule, à se débattre assez pour résister à l'étau monstrueux. Et la grand-mère finit par s'avouer vaincue. Ou encore la crise s'arrêta brusquement, à temps, l'ancienne changea d'idée, cala l'oreiller derrière son dos pendant que la gamine toussait à s'en déchirer la gorge et reprenait ses esprits. Della Monroe ne serait pas envoyée à l'asile ce jour-là. Ce ne serait que partie remise.

Quoi qu'il en soit, Norma Jeane ne mourut pas. Pas cette fois. Pas en 1927.

Mais ce qui serait l'histoire sordide d'un infanticide, un cas effrayant de démence fulgurante, n'est peut-être qu'une fable. Car il n'existe aucune preuve de cette prétendue tentative de meurtre perpétrée sur un inoffensif bébé de quelques mois. Vrai ou faux, l'enjeu, la signification de cet « inci-

dent », n'en est que plus fort. C'est en effet Marilyn Monroe superstar, adulée dans le monde entier, personnification de la féminité triomphante, qui dévoila ce fait et le rendit public. Ce fait intime et épouvantable qui, selon elle, la constituait et, en quelque sorte, l'avait accouchée. Son acte de naissance. Son premier souvenir, disait-elle. Cependant, la femme connue sous le nom de Marilyn Monroe mentit beaucoup sur son passé, son enfance, ses débuts dans la vie, ses mariages. Sa trajectoire est une forêt noire au milieu de laquelle elle consentit, parfois, à laisser tomber quelques menus cailloux. Il fallait bien qu'elle se protège. Il fallait bien aussi qu'elle se construise. Qu'elle s'invente et forge sa légende où se confondaient la démence atavique de son ascendance familiale et l'incroyable force de résistance d'une petite fille délaissée, mal aimée, victime de la férocité des adultes. Elle devait s'appuyer sur le contraste entre le vilain petit canard Norma Jeane et le cygne somptueux Marilyn Monroe. Plus celui-ci serait saisissant, plus le mythe serait puissant et universel.

Il était donc une fois, raconta-t-elle, une petite fille pauvre née à neuf heures et demie du matin le 1^{er} juin 1926 dans la salle commune de l'hôpital général de Los Angeles. Un beau bébé, éclatant de santé, très blanc de peau, avec quelques bouclettes châtain clair et des yeux follement bleus. Du côté maternel, un arrière-grand-père suicidé, un grand-père mort fou, une grand-mère cyclothymique,

alcoolique et maniaco-dépressive. La mère, elle, est instable et sujette à différentes psychoses. Quant à l'ascendance paternelle, tout est possible. La fillette n'a pas de père. Le déclaré, Martin Edward Mortensen, d'adresse inconnue, est simplement un nom vide, sans visage. Le vrai père est mort, ou bien il a tiré sa révérence sans prévenir, ou encore ignore-t-il qu'il est père. Peut-être préfère-t-il ne pas le savoir. Gladys Baker, la mère, ne connaît pas vraiment d'amours durables. Sait-elle au juste qui l'a mise enceinte ? C'est une femme mince, encore jeune, à la silhouette plutôt gracieuse et accueillante, ferme, qui travaille douze heures par jour dans un studio de montage des « Consolidated Film Laboratories » de la RKO. Rien de très excitant : une tâche purement mécanique consistant à trier et classer des négatifs. Mais c'est Hollywood, le monde du cinéma, industrie du rêve. Et Gladys aime bien rêver, faire la fête avec son amie et collègue Grace McKee, sortir avec des hommes, se prendre pour une actrice, oublier un moment l'enfer d'où elle sort. En un mot, refaçonner la réalité à sa juste mesure. Son père est mort dans un hôpital psychiatrique. Quant à sa mère...

Gladys croit que son père était cinglé, que sa mère en prend le chemin, que la dépression et la démence sont héréditaires. Elle cherche des issues pour échapper à cette saloperie de fatalité et tente le corps des hommes, les bras des hommes. Leurre de protection, mirage d'équilibre. À quatorze ans, elle est enceinte. Sa mère l'oblige à

épouser l'auteur du délit. Il s'appelle Jasper Baker, a douze ans de plus qu'elle, boit et cogne quand ça le prend. Et ça le prend souvent. Il voudrait que Gladys avorte, ce qu'elle refuse. Ils se marient en mai 1917. Della fait croire à tout le monde que Gladys a dix-huit ans. En novembre, elle accouche d'un garçon, Jackie, et à peine deux ans plus tard d'une fille, Berneice. Elle n'est pas tout à fait résignée. Chez elle, quelque chose résiste encore. Lasse d'être injuriée, humiliée, de tomber quotidiennement sous les raclées de son époux, et de porter des lunettes de soleil pour dissimuler ses yeux pochés, Gladys demande le divorce en 1921 et retourne s'installer chez sa mère abandonnée par son deuxième mari, avec ses deux enfants.

Alors l'effroyable se produisit. Dans cette famille, le pire, comme allait l'apprendre la petite Norma Jeane, était toujours à venir. On avait beau croire que le plus difficile était passé, qu'à un moment donné, pour des raisons statistiques, la balance allait finir par pencher de l'autre côté, du côté doux et tempéré des choses. Eh bien non. L'horreur parvint, une nouvelle fois, à reprendre le dessus.

Une fin de semaine, Jasper Baker ne ramène pas les enfants. Gladys a beau tenter plusieurs démarches et se démener comme un diable, rien n'y fait. Son fils et sa fille sont désormais entre les mains d'un père violent, alcoolique et cruel, qui leur fait payer à eux le départ de leur mère. Gladys tangué et fléchit, elle ose l'oubli, s'installe dans un appartement minuscule à Hollywood. Quand elle rem-

plit des formulaires administratifs, elle entoure la mention « sans enfant » ou « décédés ». Elle essaie le cinéma, se coiffe comme les actrices à la mode, s'invente des vies plus grisantes que la sienne, moins funèbres. En compagnie de son amie Grace, décolorée comme Jean Harlow, elle se rêve sur grand écran, pas bien longtemps du reste, comprend assez vite qu'il lui faut passer de l'autre côté, du côté de la technique, et échoue dans une salle de montage de la RKO. Les films s'enchaînent, les modes aussi. Gladys crante ses cheveux et fume des cigarettes. Elle prend des poses, porte de petits tailleurs cintrés. Elle enchaîne les étirements sans lendemain, goûte à l'amour (le vrai, cette fois) avec Stan Gifford, rêve mariage à nouveau, très fort. Mais les hommes ne restent pas longtemps sur son corps sec et fiévreux. Les hommes, probablement, savourent dans un premier temps sa désinvolture, l'extrême finesse des traits de son visage, la douceur onctueuse de sa peau, mais la lueur qui s'allume de temps à autre dans son regard bleu leur intime secrètement l'ordre de prendre la fuite. Gifford refuse de l'épouser. Blessée, trahie, de plus en plus angoissée, Gladys se jette sur un ouvrier qui passait par là et lui passe la bague au doigt. Ou la corde au cou. Nous sommes en octobre 1924. Entre en scène le fameux Edward Mortensen qui figurera, deux ans plus tard, sur l'acte de naissance de la petite Norma Jeane qu'il ne connaîtra jamais et dont il est quasiment exclu qu'il soit le géniteur. Il faut croire en effet que Gladys Baker, à tout prendre, préfère encore les

coups à l'ennui. Au bout de quatre mois, elle a déjà fait le tour d'Edward Mortensen et de son accent norvégien. Ils se séparent en février 1925. Retour aux mauvais traitements et au bon vouloir de Stan Gifford dont l'inconstance la dévore à petit feu.

Quand, en octobre 1925, elle découvre qu'elle est enceinte, Gladys n'hésite pas. Même si Gifford a déjà fait savoir que... Et puis, qu'est-ce qui lui prouve que... Même si elle s'en sort déjà si mal avec son salaire minable et le coût élevé de la vie en Californie. Même si sa mère la traite d'idiote, de malade. Gladys s'en fiche et lui demande juste la permission de venir abriter sa grossesse illégitime, de temps à autre, chez elle. Cette enfant, cette fille (car elle est certaine que ce sera une fille), elle veut la garder. Elle la garde. C'est sa revanche, sa récompense arrachée à des nuits d'attente déçue, à des promesses brisées, aux deux petits qu'on lui a pris. C'est son film sur grand écran. Car ce sera une fille et un jour une star de cinéma. Gladys le veut et lui donne le prénom de ses actrices préférées : Norma Shearer – ou bien est-ce Norma Talmadge ? – à qui elle croit ressembler un peu, et Jean Harlow, prénom auquel elle rajoute un *e* parce que c'est l'usage dans l'Ouest.

Norma Jeane.

Norma Jeane Mortensen

Norma Jeane, enfant de l'abandon plus que de l'amour, du désespoir plus que du désir, d'une toquade plus que d'une nécessité. Parce que Gladys n'est mère que par intermittence. Une fois la petite née, elle a tôt fait de reprendre son emploi à la RKO et sa dérive hollywoodienne, confiant son bébé aux voisins de sa mère. Della, en effet, n'est pas là. Elle est partie à la poursuite de son deuxième mari, enfui à des kilomètres, qu'elle espère ramener au bercail dans les plus brefs délais. Norma Jeane est baptisée par sœur Aimee Simple McPherson, fondatrice de la secte des scientifiques chrétiens qu'a intégrée Della Monroe, et dont les sermons sont dispensés, chaque dimanche, à grands renforts de fumigènes et d'effets spéciaux. Puis Gladys s'en va. Elle s'est entendue avec Wayne et Ida Bolender, du bungalow d'en face, moyennant cinq dollars la semaine, pour qu'ils prennent la petite en pension.

« Je viendrai tous les samedis, a-t-elle promis au bébé. Tous les samedis, Norma Jeane. Je resterai dormir et on aura deux grands jours pour nous.

Diderot, par RAYMOND TROUSSON

Fellini, par BENITO MERLINO

Janis Joplin, par JEAN-YVES REZEAU

Toussaint-Louverture, par ALAIN FOIX



Marilyn Monroe

Anne Plantagenet

Cette édition électronique du livre
Marilyn Monroe d'Anne Plantagenet
a été réalisée le 22 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070326655 - Numéro d'édition : 241018).

Code Sodis : N53955 - ISBN : 9782072479571

Numéro d'édition : 247214.